

## *Caligula, tyran dérisoire dans le Caligula d'Alexandre Dumas*

RÉMY POIGNAULT<sup>1</sup>

**Abstract:** *Tyranny and Derision in Alexandre Dumas' Caligula.* This paper studies the character of Caligula in Alexandre Dumas' *Caligula* (1837) in comparison with the image left by the Roman emperor in ancient literary sources. Dumas highlights a tyrannical regime based on denial and flattery, shows the emperor as a tyrannical lover and mocks aspirations to the divinity of the one who takes himself for Jupiter, but is afraid of thunder, who wants to be the master of the destiny of all, but doesn't master his own, falling under Messalina's machinations.

**Keywords:** Latin historiography, drama, destiny, machinations, tyranny.

Avec *Caligula*, « tragédie en cinq actes, en vers, précédée d'un prologue », qui fut créée le 26 décembre 1837, Alexandre Dumas s'attaque à un sujet romain, renouant avec la tragédie cornélienne, en montrant, un peu à la manière de *Polyeucte*, le conflit naissant entre l'ancienne et la nouvelle Rome, mais il le fait dans un esprit romantique sans se soucier des règles du théâtre classique, avec changement de lieu à chaque acte et aspects shakespeariens, tout en rappelant la tragédie antique avec prologue, parties chantées et coryphée et en recourant aux effets du spectacle populaire au point d'inventer, pour ainsi dire, le genre du « péplum »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Université Clermont Auvergne, CELIS (EA 4280), France. [remy.poignault1@orange.fr](mailto:remy.poignault1@orange.fr).

<sup>2</sup> Sur les rapports de Dumas avec la tragédie cornélienne, cf., parmi d'autres études, Barbara T. Cooper, « Dumas et Corneille » in *Corneille des romantiques*, ed. Myriam Dufour-Maître, Florence Naugrette (Mont-Saint-Aignan : PURH, 2006), 19-31. Qui montre en *Caligula* « une tentative de modernisation de la dramaturgie cornélienne » en « s'aventur[ant] sur un

Alexandre Dumas choisit de mettre en scène Caligula dans les derniers jours de sa vie jusqu'à son assassinat. Nous nous intéresserons ici à la réécriture du personnage de l'empereur dans la pièce<sup>3</sup> en le confrontant à la représentation que donnent de lui les sources littéraires antiques. Caligula a laissé dans la tradition historiographique romaine une image très négative, celle d'un empereur qui, après quelque temps d'un règne heureux, est devenu un tyran fou et sanguinaire. Les sources antiques sont unanimes pour dénoncer

---

terrain que Corneille avait déjà défriché avec *Polyeucte* et *Théodore* : la tragédie chrétienne » (25-26), et en recourant à un langage moins noble, en disloquant l'alexandrin, en cherchant le réalisme et la couleur locale et en violant les unités de temps, de lieu et de bienséance. Cf. aussi Laure Boulerie, « La tentation de la tragédie classique chez Dumas » in *Le Théâtre de Dumas père, entre héritage et renouvellement*, ed. Anne-Marie Callet-Bianco et Sylvain Ledda (Rennes : PUR, 2018), 43-56, qui souligne le paradoxe qui consiste à vouloir réhabiliter l'antiquité au théâtre par-delà « les défauts de l'école voltairienne » en utilisant une forme dont on doit s'écarter (49) : « Le choix de l'antiquité n'est en fait qu'un prétexte à un développement romantique » (52), où la règle des trois unités et la règle de bienséance ne sont pas respectées ; la critique conclut : « Finalement, la tragédie d'Alexandre Dumas ressemble à une forme hybride entre Racine et Shakespeare » (56). En fait, « les pièces romaines [de Dumas] doivent plus à Shakespeare qu'à Sénèque ou à Corneille » : Anne-Marie Callet-Bianco, « Introduction. Le théâtre de Dumas : un creuset dramatique » in *Le Théâtre de Dumas père*, 13. Esther Pinon, « L'ombre de Cassandre : l'héritage de la tragédie antique dans le théâtre de Dumas », in *Le Théâtre de Dumas père*, 29-42, rappelle que Dumas, dans « une démarche toute romantique d'expérimentation littéraire, d'invention, de métissage des modèles », anticipe le retour en vogue de la tradition tragique à héritage antique dans les années 1840 (33-34). Maurizio Melai, « Caligula, ou de la synthèse rêvée des genres dramatiques sous l'égide de l'histoire » in *Sculpter l'espace : ou le théâtre d'Alexandre Dumas à la croisée des genres* (Paris : Classiques Garnier, 2019), 171-182, met l'accent sur le fait que Dumas mêle dans sa pièce la tradition de la tragédie classique et celle du spectacle populaire du cirque, d'où l'importance du visuel ; Dumas « forg[e] un espace dramatique extrêmement riche et complexe, visant à ressusciter le monde antique à travers une opération archéologique de reconstitution des lieux emblématiques de la Rome de l'époque impériale » (173), donnant à voir aussi bien l'échoppe d'un barbier, qu'une villa de plaisance ou le palais impérial. Cf. aussi Jacqueline Razgonnikoff, « Le premier péplum. Le renouvellement de la mise en scène tragique par Dumas (*Caligula*, Comédie-Française, 26 décembre 1837) » in *La Fabrique du théâtre. Avant la mise en scène (1650-1880)*, ed. Mara Fazio et Pierre Frantz (Paris : Desjonquères), 2015, 175-186.

<sup>3</sup> La situation sanitaire du printemps 2020 nous a malheureusement empêché d'avoir accès à l'étude de Jeanyves Guérin, « Caligula vu par Suétone, Dumas et Camus. D'une figure historique à un personnage théâtral » in *Les Formes de la réécriture au théâtre*, 2006, 213-222.

sa tyrannie et attribuent son comportement à des troubles mentaux, voire à une forme de folie<sup>4</sup>. Flavius Josèphe, *Ant. Iud.*, XIX, 201, le présente comme un être d'une extrême méchanceté, adepte de la délation, rempli de frayeurs qui le rendent sanguinaire ; Suétone dénonce sa cruauté (*Cal.*, 11, 1), voit en lui « un monstre » (*monstro* : *Cal.*, 22, 1) et égrène ses meurtres et autres actes de cruauté, tandis que Sénèque indique que « la nature l'a produit pour la ruine et l'opprobre de l'humanité »<sup>5</sup> (*quem rerum natura in exitium opprobriumque humani generis edidit*) et qu'« il a mis complètement à feu et à sang l'empire » (*a quo imperium adustum atque euersum funditus*). Dion Cassius, pour sa part, déclare qu'il trouva en des souverains orientaux des professeurs de tyrannie (59, 24, 1). Ou encore, selon Aurelius Victor, *Caes.*, 3, 7, il masqua d'abord ses vices monstrueux avant de s'y abandonner, et Eutrope, 7, 7 le présente comme « le pire des scélérats et le pire des fléaux » (*sceleratissimus et funestissimus*), « s'acharnant contre tous avec une cupidité, une débauche et une cruauté extrêmes » (*cum aduersum cunctos ingenti auaritia, libidine, crudelitate saeuiret*).

### Le tyran

Caligula est défini dans la tragédie de Dumas d'emblée par son aspect tyrannique. Avant même qu'il apparaisse sur scène, dès le début, on voit qu'il a établi une sorte de régime policier : en effet, Protogène, espion et en quelque sorte chef de la Sûreté de l'empereur, s'installe chez le barbier

---

<sup>4</sup> Cf., par exemple, Flavius Josèphe, *Ant. Iud.*, XIX, 284-285 ; Suétone, *Cal.*, 51, 1 ; Tacite, *Ann.*, 13, 3 ; Dion Cassius, 59, 4, 1, évoque ses contradictions et rapporte que, quand on le nomme demi-dieu ou dieu, il perd la tête (ἐξεφρόνησεν : 59, 26, 5) ; Sénèque, *De clem.*, I, 25, 2, sans nommer Caligula, décrit chez le tyran les phases d'une cruauté qui va jusqu'à la démence et consiste à jouir du mal que l'on fait. Mais ces jugements peuvent être dus à une forme d'humour et de malice de Caligula mal comprise. Pour une analyse de la question de la folie de Caligula dans l'historiographie moderne, cf. Zvi Yavetz, « Caligula, imperial madness and modern historiography », *Klio*, vol. 78, no 1 (1996) : 105-129 et Christian Ronning, « Zwischen ratio und Wahn. Caligula, Claudius und Nero in der altertumswissenschaftlichen Forschung » in *Zwischen Strukturgeschichte und Biographie : Probleme und Perspektiven einer neuen Römischen Kaisergeschichte 31 v. Chr.-192 n. Chr.*, ed. Aloys Winterling (München : Oldenbourg, 2011), 254-262.

<sup>5</sup> Sauf indication contraire, c'est nous qui traduisons.

Bibulus, qui est ainsi délogé, afin de repérer d'après les conversations des clients les adversaires du régime. Le personnage de Protogène, agent des basses œuvres de Caligula est tiré de Dion Cassius (59, 26, 1). Le républicain Annius, informant du climat qui règne à Rome, son ami Lepidus, épicurien qui revient d'un séjour d'étudiant de plusieurs années à Athènes, souligne que personne n'ose parler de peur de la torture ou de la mort, car les espions pullulent (Prologue, sc. 5, p. 886)<sup>6</sup>. Ces deux personnages sont tirés des *Ant. Iud.* (XIX, 20) de Flavius Josèphe<sup>7</sup>, selon lequel Annius Minucianus a comploté contre Caligula pour venger son ami Lepidus, mis à mort par le tyran<sup>8</sup>. Sur cette base, Dumas invente l'épisode de la mort de Lepidus, qui n'accepte pas de vivre dans ces conditions de contrainte et, apprenant que les propos qu'il tient risquent de causer sa perte, préfère se suicider. Protogène et ses sbires, partis l'appréhender, ne ramèneront qu'un cadavre sur une litière : Lepidus a choisi, comme les « vieux Romains » l'ultime forme de liberté qui consiste à se soustraire volontairement au mal.

Cherea, tribun de la garde prétorienne qui veut assassiner l'empereur, explique, pour sa part, que cette atmosphère de délation, comme aussi la veulerie des sénateurs, l'a empêché de trouver des complices pour son complot et qu'il doit recourir à un esclave (III, 2).

Les pires procédés policiers sont utilisés pour perdre qui on veut perdre : c'est ainsi que Protogène s'appuie sur de faux témoignages pour arrêter comme esclave le Gaulois citoyen romain Aquila, qui éprouve un amour réciproque pour Stella que convoite l'empereur (I, 8). Le nom d'Aquila est emprunté à Flavius Josèphe, qui indique que c'est lui qui donna le coup de grâce à Caligula (*Ant. Iud.*, XIX, 110) ; on a identifié le personnage historique avec le consul de 38, M. Aquila Julianus, qui sera, par la suite, envoyé en exil à Patavium.

<sup>6</sup> Nous citons *Caligula* dans l'édition : Alexandre Dumas, *Drames romantiques* (Paris : Omnibus), 2002.

<sup>7</sup> Sur les sources de Flavius Josèphe, cf. Klaus Scherberich, « Josephus und seine Quellen im 19. Buch der *Antiquitates Iudaicae* (*Ant. Iud.* 19, 1-273) », *Klio*, vol. 83, n° 1 (2001), 134-151 : sa source principale pourrait être un ouvrage sur Cassius Chaerea.

<sup>8</sup> Suétone, *Cal.*, 24, 5 ; 36, 1 et Dion Cassius, 59, 22, 6-7 évoquent l'élimination de Lepidus, époux de Drusilla et mignon de Caligula ; cf. aussi Sénèque, *ep.*, 4, 7. Lepidus fut exécuté en 39 (Anthony A. Barrett, *Caligula : the abuse of power*, London/New York : Routledge, 2014 (2<sup>e</sup> éd.), XVII ; 144-145), soit plus d'un an auparavant.

Suétone (*Cal.*, 56 ; 58) et Dion Cassius (59, 29) ne nomment pas Aquila et ont pu choisir de mettre en avant les deux tribuns, Cassius Chaerea et Cornelius Sabinus<sup>9</sup>, pour occulter qu'un consul ait pu assassiner un empereur<sup>10</sup>. En tout cas, le statut social de l'Aquila de Dumas est celui d'un noble gaulois, citoyen romain que la malignité de Caligula et de ses sbires a fait tomber en esclavage. Quant à Sabinus, chez Dumas, il n'est pas mu par de véritables convictions, mais c'est un jeune homme assez futile qui se trouve comme entraîné dans une conspiration « pour [s]e distraire » (III, 3, 947-948). C'est Protogène qui, en bon chef des renseignements contrôlant l'opinion publique, rapporte à Caligula que le manque de blé qui se fait sentir à Rome commence à entraîner des troubles et il lui livre le nom des chefs de la révolte, Annius et Sabinus (II, 2, 927).

Caligula entre en scène et à Rome en triomphateur, triomphe annoncé par Protogène (Prologue, sc. 1, 879) ; on apprendra plus loin (Prologue, sc. 4, 892) que l'empereur célèbre ses victoires sur la Bretagne et la Germanie. Il apparaît avec son cortège triomphal, où figure (du moins sur le papier, puisque la Comédie française refusa la présence d'animaux sur scène<sup>11</sup>) son cheval Incitatus ; son char est tiré par quatre chevaux blancs (Prologue, sc. 9, 901) et Messaline, en Victoire, descend sur un nuage pour couronner le vainqueur ; Caligula exalte alors la toute-puissance romaine : « Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée, / Peuple nourri du lait de la louve sacrée, / Vous pouvez contre tous combattre impunément... / Car la Victoire a pris César pour son amant » (*ibid.*, 902)<sup>12</sup>.

Cette entrée triomphale se fait en un parallèle éloquent avec la sortie sur une litière de la victime de sa police, Lepidus, l'un étant conduit au Capitole, l'autre aux gémonies (*ibid.*). Mais Lepidus avait auparavant stigmatisé les prétentions militaires de ce « fils d'un soldat, d'un guerrier »<sup>13</sup> et réduit ce

<sup>9</sup> Flavius Josèphe, *Ant. Iud.*, XIX, 46-48 ; 110, indique aussi la participation de Cornelius Sabinus.

<sup>10</sup> C'est l'analyse de Bernard Joseph Kavanagh, « The identity and fate of Caligula's assassin, Aquila », *Latomus*, vol. 69, n° 4 (2010), 1007-1017.

<sup>11</sup> Alexandre Dumas, « Mon Odyssée à la Comédie-française », *Souvenirs dramatiques*, I in *Œuvres complètes* (Paris : Calmann Lévy, 1881), 259-261.

<sup>12</sup> Dion Cassius, 59, 26, 5 : il prétend que la Victoire le couronne.

<sup>13</sup> Allusion à Germanicus, qui a laissé une image très positive dans l'historiographie antique.

triomphe à ses justes proportions en commentant ainsi l'annonce du butin et des prisonniers faite par Protogène : « Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages », « [...] c'est en sortant de table / Que César a livré ce combat redoutable / Où soixante Gaulois, déguisés en Germains, / Sont tombés tout vivants dans ses vaillantes mains » (Prologue, sc. 7, 893-894), où l'on peut penser qu'au moins certains des spectateurs auront reconnu un souvenir de Suétone, *Cal.*, 43-45, qui raconte que pour se donner une aura militaire Caligula organisa une grande expédition qui n'aboutit qu'à des résultats dérisoires : il fit passer le Rhin à quelques-uns de ses gardes germains en leur demandant de se cacher jusqu'au moment où, après son dîner, on lui annoncerait la présence de l'ennemi, qu'il alla faire semblant de déloger, reprochant ensuite aux Romains de se livrer aux plaisirs tandis que lui risquait sa vie. Il alla aussi jusqu'à l'océan avec des machines de guerre et ordonna qu'on prenne des coquillages, comme dépouilles, pour les ramener à Rome (*ibid.*, 46)<sup>14</sup>. Le personnage de l'historiographie antique fit paraître dans son triomphe romain, outre les prisonniers et les transfuges barbares, de grands Gaulois, qu'il fit teindre en roux et força à apprendre la langue des Germains (*ibid.*, 47). On en retrouve mention aussi chez Dion Cassius<sup>15</sup>, qui signale que Caligula, partant en guerre contre les Germains, traversa le Rhin, mais sans faire aucun dommage aux ennemis et que, voulant attaquer la Bretagne, il s'arrêta à l'océan (59, 21, 1-3) ; il ajoute une autre anecdote montrant l'exaltation du prince : après avoir jeté un pont entre Pouzzoles et Baules, Caligula célébra l'événement en exhibant de prétendues dépouilles et harangua la foule en vantant ses mérites pour avoir mené une si grande entreprise et en louant la valeur de ses soldats (59,

---

<sup>14</sup> Cette anecdote peut provenir d'une moquerie de Caligula envers ses soldats effrayés par la perspective de l'invasion de la Bretagne ; toutefois, Caligula ne devait pas à ce moment-là songer à un tel projet, mais plutôt à une action contre les Canninéfates de l'embouchure du Rhin : Anthony A. Barrett, *Caligula*, 181.

<sup>15</sup> Tacite évoque à plusieurs reprises les campagnes dérisoires de Caligula : *Agr.*, 13, 4 ; *Germ.*, 37, 5 ; *Hist.*, IV, 15, 5. Selon Aurelius Victor, *Caes.*, 3, 11, qui synthétise, il rassemble des soldats en faisant croire qu'il va combattre les Germains, mais il se contente de faire ramasser à ses hommes des coquillages et des petits cailloux sur les bords de l'océan. Philon, *Leg. ad Gaium*, 356, évoque les sacrifices célébrés par les Juifs pour que Caligula revienne victorieux de Germanie.

17, 1-7) ; il se vanta alors, d'avoir fait peur à Neptune, et d'avoir surpassé Darius et Xerxès en les ridiculisant<sup>16</sup>. Toujours selon l'historien grec, Caligula, sans remporter aucune victoire ni tué aucun ennemi, a été salué *imperator* par ses troupes autant de fois qu'il l'a voulu, c'est-à-dire sept fois (59, 22, 2). Dion Cassius ajoute que, feignant d'avoir échappé à une conspiration, il obtint du Sénat une *ouatio* et qu'à cette occasion les sénateurs lui envoyèrent, parmi d'autres messagers, Claude<sup>17</sup> (59, 23, 1-2), ce qui pourrait être à la base, chez Dumas, de l'idée de faire du claudiquant et essoufflé Claudius le courrier porteur de la lettre triomphale de Caligula (Prologue, sc. 8)<sup>18</sup>.

Ceux qui, au début de la pièce de Dumas, ne connaissent pas bien Caligula ne veulent pas croire à sa méchanceté, ce qui nous rappelle que, selon les historiens, les débuts du règne furent pleins de promesses<sup>19</sup> : ainsi Lepidus est sceptique devant tout ce que lui révèle son ami Annius et considère que « l'empereur est un homme / Né du sein d'une femme » et non pas « un tigre » (Prologue, sc. 5, 887), mais il sera vite détrompé. La nourrice de l'empereur, Junia, croit que celui-ci est toujours l'être vertueux qu'elle a élevé (I, 2, 911) et il faudra qu'il enlève et tue sa fille pour qu'elle soit détrompée et se venge en l'assassinant. Annius révèle à Lepidus que Caligula a changé du tout au tout après avoir pris « un breuvage d'amour » versé par sa maîtresse Messaline ; cette boisson l'a rendu fou et placé, oserait-on dire, sous la coupe de l'ambitieuse Messaline, écho remanié de Suétone, qui dit qu'un philtre

---

<sup>16</sup> Dion Cassius, 59, 17, 11 ; selon Suétone, *Cal.*, 19, 3, l'opinion commune est que Caligula aurait voulu rivaliser avec Xerxès traversant l'Hellespont. Dumas fait citer Xerxès par Caligula à une autre occasion : l'empereur disant qu'il viendra à bout de la révolte populaire et la punira par le fouet, « ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis » (II, 2, p. 928), ce qui est une allusion à un passage d'Hérodote, VII, 34-35, où Xerxès fait fouetter la mer qui a brisé son pont de bateaux.

<sup>17</sup> Le futur empereur, que Dumas nomme Claudius.

<sup>18</sup> Sur les triomphes de Caligula, cf. Fabian Goldbeck, « Die Triumphe der Julisch-claudischen Zeit » in *Der römische Triumph in Prinzipat und Spätantike*, ed. Fabian Goldbeck, Johannes Wienand (Berlin/Boston : De Gruyter, 2017), 110-113 ; Martijn Icks, « Turning victory into defeat : negative assessments of imperial triumphs in Greco-Roman literature », *ibid.*, 322-325, qui montre que la dérision du triomphe est une arme littéraire contre les mauvais empereurs.

<sup>19</sup> Par exemple, Philon, *Leg. ad Gaium*, 11 ; Suétone, *Cal.*, 15-16 ; Dion Cassius, 59, 3, 1 ; Aurelius Victor, *Caes.*, 3, 8.

d'amour que lui fit prendre sa dernière épouse, Caesonia, le rendit fou (*Cal.*, 50, 6). Ces relations sexuelles entre Caligula et Messaline sont une invention, les sources n'en faisant aucune mention.

La cruauté de Caligula dans la pièce porte surtout sur quelques-uns des personnages, mais elle est bien soulignée, avec des touches de perversité, et on nous donne une idée de son extension à l'ensemble de la société. Ainsi, dans un rêve, Caligula se voit, alors qu'il était assis au ciel près de Jupiter, poussé du pied par celui-ci et tomber dans un océan de sang, chaque vague prenant la forme de la tête de l'une de ses victimes, dont il ne cite que l'alpha et l'oméga, Antonia<sup>20</sup> et Cassius Longenus (*sic*)<sup>21</sup> (*II*, 2, 926-927), ce qui est un développement imagé et saisissant de deux passages de Suétone : dans l'un, *Cal.*, 50, 7, le biographe indique que le prince était en proie à des cauchemars qui le terrorisaient, « rêvant, entre autres, une fois, qu'il voyait le fantôme de la mer s'entretenir avec lui » (*ut qui inter ceteras pelagi quondam speciem conloquentem secum uidere uisus sit*) ; dans l'autre, *Cal.*, 57, 7, l'un des présages de sa fin est que « la veille de sa mort, il a rêvé qu'il était au ciel, près du trône de Jupiter, et que le dieu, le poussant avec le gros orteil du pied droit, le précipita sur la terre » (*Pridie quam periret, somniauit consistere se in caelo iuxta solium Iouis impulsisque ab eo dextri pedis pollice et in terras praecipitatum*) ; son rêve le ramène à son statut de mortel<sup>22</sup>. Si l'on compare avec un songe que Suétone (*Iul.*, 81, 7) et Dion Cassius (44, 17) prêtent à Jules César la nuit de sa mort, le contraste est saisissant : alors que César rêve qu'il est élevé au ciel et que sa main touche celle de Jupiter, préluant à son apothéose, le rêve de Caligula est celui d'une chute, à la suite d'un coup de pied...

<sup>20</sup> Suétone, *Cal.*, 23, 4 : Antonia mourut à cause de la manière indigne dont il la traita, ou, selon certains, empoisonnée par lui. Pour Dion Cassius, 59, 3, 6, Caligula l'amena par ses reproches à se donner la mort. Ces allégations sont peu vraisemblables : Anthony A. Barrett, *Caligula*, 87.

<sup>21</sup> Un présage l'avertissant de se méfier de Cassius (Suétone, *Cal.*, 57, 6), Caligula donna l'ordre d'éliminer un certain Cassius Longinus ; il s'agit de Caius Cassius Longinus, frère de l'époux de Drusilla, Lucius Cassius Longinus (cf. aussi Dion Cassius, 59, 29, 2-3) à qui Caligula enleva son épouse (Suétone, *Caligula*, 24, 2) ; l'ordre ne fut pas exécuté : Anthony A. Barrett, *Caligula*, 255.

<sup>22</sup> Stavros A. Frangoulidis, « Another ending : Gaius Caligula's assassination narrative in Suetonius' *Caligula* 56-60 », *Ordia Prima*, vol. 4 (2005), 135.



Le personnage de Dumas est difficilement maître de ses impulsions et, excédé par les imprécations de sa victime, il tuerait Annius de ses propres mains si Messaline ne lui proposait pas une plus grande vengeance en lui demandant de soumettre le malheureux à la torture avant de le faire mettre à mort (V, 4, 976-977). Ensuite, pour détourner la malédiction, Caligula voudrait éliminer son plus proche parent Claudius<sup>23</sup>, qui, heureusement, s'est éclipié, et quand, Messaline, qui tient alors à la vie de son époux car elle veut régner en son nom une fois Caligula éliminé, lui propose de s'enivrer pour oublier les propos d'Annius, sa furie meurtrière domine : c'est du sang qu'il réclame : « Qu'on me verse du sang ! » « Du sang ! du sang ! du sang ! » (V, 5, 978).

Son mépris à l'égard des hommes de lettres manifeste aussi sa cruauté. Étrangement (car les sources antiques montrent que Caligula était excellent orateur, jamais à court pour répondre à un discours<sup>24</sup>), il ne revendique pas de talents littéraires et indique qu'il n'a su répondre, pas plus que son cheval, d'ailleurs, à l'éloge de l'animal prononcé par un sénateur (II, 9, 940) et il confie à Claudius – qu'il dit préférer ici à Sénèque – le soin de lui préparer un discours au cas où la situation se reproduirait ; plutôt qu'une brimade contre son malheureux oncle que les textes antiques présentent comme bégayant<sup>25</sup>, il faut sans doute y voir une reconnaissance de son statut de lettré, les sources disant aussi que Claude pouvait être très bon orateur<sup>26</sup> quand il ne s'agissait pas d'improvisation. Mais c'est aussi l'occasion pour Dumas de jouer sur un effet d'intertextualité dans le jugement qu'il fait porter à Caligula sur le style de Sénèque car il effectue une variation sur ce

---

<sup>23</sup> Les traces, dans les sources, de dangers encourus par Claude sous Caligula, qui l'a sorti de l'ombre au début de son principat, mais ne lui a pas ménagé les vexations, sont assez minces : selon Flavius Josèphe, *Ant. Jud.*, 19, 64-69, c'est la providence qui a protégé Claude de la fureur du tyran, même si Calliste, affranchi de Caligula, membre de la conjuration, a prétendu, pour entrer dans les bonnes grâces de Claude, que Caligula lui avait donné l'ordre de l'empoisonner, mais qu'il n'a pas obéi ; sur les rapports entre Caligula et Claude, cf. Barbara Levick, *Claude*, trad. Isabelle Cogitore (Gollio : Infolio, 2002), 41-45.

<sup>24</sup> Suétone, *Cal.*, 53 ; Flavius Josèphe, *Ant. Jud.*, 19, 208 ; Tacite, *Ann.*, XIII, 3, 2 ; selon Dion Cassius, 59, 19, 3, Caligula prétendait l'emporter sur tous les orateurs.

<sup>25</sup> Suétone, *Claude*, 30, 2.

<sup>26</sup> Suétone, *Claude*, 4, 11 ; Tacite, *Ann.*, XIII, 3, 2 ; cf. Barbara Levick, *Claude*, 29-30.

que rapporte Suétone : « [...] Je pensais à Sénèque ; / Mais c'est un vrai pédant, / rat de bibliothèque, / Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument / En entassant des mots, poussière sans ciment » (II, 9, 940) ; on y reconnaît aisément Suétone, *Cal.*, 53, 3 : [...] *lenius comptiusque scribendi genus adeo contemnens, ut Senecam tum maxime placentem "commissiones meras" componere et "harenam esse sine calce" diceret* (« il avait un tel mépris pour le style élégant et orné qu'il disait que les œuvres de Sénèque, qui connaissait un très grand succès, n'étaient rien que "des exhibitions d'école" et "du sable sans chaux" »).

En fait, le Caligula de Dumas voue une haine farouche aux hommes de lettres<sup>27</sup> à un point tel qu'on peut se demander s'il utilise bien là une antonomase ou s'il ne souhaiterait pas, dans sa démesure, pouvoir éliminer leur propre personne : « Par Castor, quelque jour, de Pindare à Virgile, / Je jure de brûler tous ces plats écrivains » (V, 2, 972). Il s'estime supérieur à eux dans la mesure où son propre pouvoir de faire souffrir n'est pas du domaine de la fiction, mais de la réalité ; lui, attire beaucoup plus de spectateurs dans l'amphithéâtre et offre le spectacle de morts réelles : « Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable, / Tandis que, quand j'ai soif d'un trépas véritable, / À mon festin, muette et le front menaçant, / Je fais asseoir la Mort, convive obéissant, / Qui, lorsqu'arrive l'heure, impassible se lève / Pour verser le poison ou pour tirer le glaive !... »<sup>28</sup>

Caligula, qui outrage les sénateurs, n'a que haine et mépris, d'autre part, pour le peuple romain oisif qui attend sa subsistance de l'empereur : « Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup / Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup » (II, 2, 928), souvenir de Suétone, *Cal.*, 30, 6, où Caligula, irrité contre le peuple qui ne soutenait pas dans l'arène les mêmes concurrents que lui, s'écria : "*Vtinam p. R. unam ceruicem haberet!*" (« Si seulement le peuple romain n'avait qu'une seule tête ! »), et de Dion Cassius 59, 13, 6, qui rapporte le même mot. Caligula, chez Dumas, recherche l'affrontement et plutôt que

<sup>27</sup> L'hypotexte est Suétone, *Cal.*, 35, 3-4, qui dit que par jalousie il voulait détruire les poèmes d'Homère et bannir des bibliothèques les œuvres et les portraits de Virgile et de Tite-Live.

<sup>28</sup> Caligula emploie ici une image, mais Suétone, *Cal.*, 32, signale des meurtres exécutés au cours de repas sur l'ordre de Caligula, ajoutant que l'empereur aurait éclaté de rire au cours d'un banquet à l'idée qu'il pourrait, si le désir l'en prenait, faire égorger les deux consuls qu'il y avait invités.

d'arrêter la rébellion à son stade initial, il préfère la laisser croître pour exercer une répression beaucoup plus dure (II, 2, 928). Il aime sentir l'hostilité du peuple<sup>29</sup> (« Oui, j'aime, de mon lit, à voir ce peuple esclave / Gronder comme un volcan et répandre sa lave ; / Par ses tressaillements mes plaisirs sont bercés »), comme il aime susciter la jalousie de sa maîtresse Messaline en portant ses amours sur la belle et pure Stella (II, 4, 931). À la manière de René, mais pour le mal, il désire que se lèvent les orages : « Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées. / Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées, / Grondez, transports jaloux ! rugis, rébellion, / Et servez de concert aux plaisirs du lion ! » (*ibid.*) ; mais à la noble image du lion ses adversaires opposent celle du tigre et de la hyène ou de la « bête féroce »<sup>30</sup> (Prologue, sc. 5, 886, 887 ; IV, 4, 968 ; V, 4, 975).

Caligula a des listes de suspects, qu'il voue à la mort. Protogène est présenté par Dion Cassius comme portant toujours avec lui un livre appelé « Épée » et un autre « Poignard » (59, 26, 1). Suétone, *Cal.*, 49, 5, pour sa part, dit que l'on trouva dans les documents de Caligula après sa mort deux listes de gens à éliminer l'une portant le titre de *gladius* et l'autre de *pugio*, mais il ne nomme pas Protogène. Dumas emprunte, donc, à Dion Cassius ou à une source secondaire qui remonte à l'auteur grec, l'idée de faire demander par Protogène à l'empereur s'il veut inscrire les noms des fauteurs de trouble Annius et Sabinus sur « le *glaiive* » ou « le *poignard* », livres qu'il tire d'un coffre (II, 2, 928).

Caligula règne par l'épouvante (II, 5, 932). Devant l'émeute, il éprouve un sentiment de sécurité, se comparant à un roc « à l'épreuve des flots » (II, 6, 936). Alors que son entourage se préoccupe de la situation, il se montre imperturbable et, loin de s'intéresser à la question du manque d'approvisionnement qui suscite la révolte, il veut engager la discussion sur un problème littéraire (II, 9, 940). C'est qu'il connaît la versatilité du peuple ; de fait, il a tôt fait de retourner la situation en sa faveur et, par un acte de violence, de se faire acclamer par ce même peuple venu manifester sa colère

<sup>29</sup> Suétone, *Cal.*, 26, 7-9 : il se plaisait à susciter des querelles et à provoquer les gens, allant même jusqu'à fermer les greniers publics pour susciter une famine.

<sup>30</sup> C'était un topos antique que de comparer un tyran à une bête féroce avide de sang : cf., par exemple, pour Caligula, Aurelius Victor, *Caes.*, 3, 9.

contre lui : il jette le consul Afranius du haut du balcon, le sacrifiant ainsi à la vindicte populaire (II, 9, 940-943)<sup>31</sup>. Afranius, ayant évoqué en des termes rappelant l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide l'impossibilité où la flotte de l'annonce était de gagner le port et précisé que le peuple « exige[ait] de César une expiation », Caligula saisit au rebond l'allusion littéraire et rappelle que la flotte grecque était immobilisée parce qu'Agamemnon, après avoir « fait vœu d'une victime humaine », n'avait pas tenu sa parole à Diane<sup>32</sup> ; il déclare, donc, que le peuple a raison et que la faute qu'il a commise consiste à ne pas avoir pris au pied de la lettre le vœu formulé par Afranius de sacrifier sa vie pour celle de l'empereur lors de sa maladie.

De fait, selon Philon, *Leg. ad Gaium*, 14-22, après sept mois de règne heureux, le prince tomba gravement malade, ce qui plongea le monde dans l'affliction, mais quand il recouvra la santé il était devenu un tyran sanguinaire, ou plutôt laissait voir sa vraie nature. Suétone rapporte qu'au cours de cette maladie plusieurs Romains firent vœu de combattre dans l'arène ou de se suicider pour le rétablissement de sa santé (*Cal.*, 14, 3) et que le prince exigea que l'un d'entre eux combatte dans l'arène et qu'il en livra un autre, qui s'était engagé à sacrifier sa vie pour son salut, aux enfants qui le promenèrent ceint de bandelettes sacrificielles à travers la ville avant qu'il ne soit précipité du haut des remparts (*Cal.*, 27, 4). C'est Dion Cassius, 59, 8, 3, qui fournit des noms, celui de P. Afranius Potitus, un plébéien, qui avait fait serment de mourir pour le salut de Caligula, agissant ὑπὸ μωρῶς κολακείας « dans un élan de flatterie insensée » (59, 8, 3) et celui du chevalier Atanius Secundus, qui avait promis de se faire gladiateur ; ils attendaient une récompense de leur

---

<sup>31</sup> Faut-il voir là un souvenir lointain de Flavius Josèphe, *Ant. Iud.*, 19, 4, qui rapporte que, le peuple demandant au cours d'un spectacle à l'hippodrome une dispense d'impôts, Caligula envoya ses sbires tuer les manifestants et qu'alors la foule, saisie de crainte, se tut ?

<sup>32</sup> Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 20 sq., rapporte une légende selon laquelle Agamemnon aurait promis à Artémis de lui sacrifier la plus belle production de l'année, qui se révéla être sa fille Iphigénie, ce que lui rappela le devin Calchas. La légende la plus répandue, toutefois, veut que la déesse ait été en colère contre Agamemnon, parce que celui-ci aurait tué par mégarde une biche qui lui était consacrée : Hygin, *Fab.*, 261 ; Eschyle, *Ag.*, v. 135-142, parle du courroux de la déesse sans en préciser la cause ; la *Chrestomathie* de Proclus (*Epicorum Graecorum Fragmenta*, Kinkel, 19) indique, en outre, que d'après les *Cypriaques* Agamemnon se serait vanté de surpasser la déesse à la chasse.

zèle, mais furent pris au mot, ce qui entraîna leur mort. Dumas imagine que, dans un premier temps, Caligula favorise le courtisan Afranius en lui faisant obtenir le consulat, avant de lui faire tenir sa parole.

Devant la veulerie du peuple qui lui demande, après l'élimination d'Afranius, quel sera le nouveau consul, Caligula, « avec mépris », déclare « Mon cheval ». Cet épisode s'appuie sur un passage fameux de Suétone : le biographe montre les soins excessifs que le prince portait à son cheval Incitatus, et rapporte les bruits selon lesquels il voulait que le consulat lui soit conféré<sup>33</sup> (*Cal.*, 55, 8). Dion Cassius précise que c'est la mort qui a empêché Caligula de le faire (59, 14, 7). Dumas donne corps à ces anecdotes en expliquant le comportement de l'empereur par la bassesse d'Afranius, vil flatteur hypocrite et par l'indignité du peuple, qui, d'ailleurs, livre à sa police les chefs de l'insurrection qui avait pour but de les sauver de la famine (III, 3, 946).

Caligula fait preuve de perversité, voire de sadisme. On le voit, par exemple, dans les sarcasmes qu'il lance à Annius et Sabinus quand il les tient à sa merci en les qualifiant de « deux Gracques, deux Brutus » (V, 4, 975). Cela apparaît plus nettement encore dans son attitude envers Afranius, dont il se joue ; il prend plaisir, avant de le tuer, à lui tenir un double langage, à l'image d'un oracle tragique à la parole ambiguë : quand le vil flatteur, espérant une récompense, lui demande de se souvenir que c'est lui qui lui a amené Stella, il lui dit « Et César sait le prix que vaut un dévouement » (II, 3, 930), et un peu plus loin quand Afranius hésite à lui transmettre le message que la populace lui a fait jurer de porter à l'empereur, Caligula affirme qu'un serment doit être tenu – et à chaque fois Afranius voit non la menace voilée,

---

<sup>33</sup> L'anecdote n'est pas expliquée par la critique actuelle comme à mettre au dossier de la folie de Caligula : Antonio Guarino, « Caligulas Pferd », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung*, vol. 124 (2007), 332-335, considère que Caligula ne voulait pas officiellement faire d'Incitatus un consul, mais manifester son enthousiasme pour son cheval ; David Woods, « Caligula, Incitatus, and the consulship », *Classical Quarterly*, N. S., vol. 64, n° 2 (2014), 772-777 propose une explication logique à cette anecdote rapportée par Suétone et Dion Cassius : il s'agirait, à l'origine, d'un trait d'esprit de Caligula à propos de l'élection d'un consul Ser. Asinius Celer, dont le gentilice est fort proche d'*asinus* (« l'âne ») et dont de *cognomen* signifiant « rapide » a un sens voisin d'*Incitatus*.

RÉMY POIGNAULT

mais un encouragement – ; et, ensuite, ironiquement, Caligula feint d’obéir à contrecœur aux ordres des dieux, adoptant jusqu’au sacrifice le rôle du père d’Iphigénie (II, 9, 941-943).



**Fig. 1 :** *Caligula*, 1945, Comédie Genève, Metteur en scène : Georges Firmy  
(<https://expo.comedie.ch/maurice-jacquelin/spectacle/1945-caligula#&gid=4&pid=1>)

## L'amant

Caligula est aussi un amant tyrannique. Ses amours sont placées sous le signe de la duplicité chez Dumas qui imagine qu'il est l'amant de Messaline, l'épouse de Claudius. Si l'on en croit cette dernière, elle n'aurait pas eu le choix : « César m'a demandé mon amour ou ma vie » (Prologue, sc. 2, 880) ; mais si Caligula est bien capable d'un tel chantage, puisqu'il fera de même avec Stella, faut-il vraiment croire Messaline qui fait cet aveu à son amant Cherea avec lequel elle trame un complot dans le but d'assurer le trône à Claudius, pour régner à travers lui, alors que Cherea pense œuvrer pour la république ?

Le plus souvent, comme d'ailleurs le fait aussi Cherea, face à Messaline, Caligula tient le langage de la galanterie, comme, par exemple Acte I, sc. 6 (917), où il joue sur le thème du jugement de Pâris ; mais, puisque à ce moment-là il a déjà jeté son dévolu sur Stella, c'est un langage de duplicité. Et nous avons vu que l'empereur jouit à l'idée de susciter la jalousie de Messaline, aimant la provocation et le tumulte. Non sans une sorte de sadisme il révèle dans un monologue qu'il souhaite la mettre un jour à la torture pour connaître les raisons de l'amour qu'elle lui manifeste. Les lecteurs de Suétone reconnaissent là un avatar du mot que Caligula allait répétant, qu'un jour il mettrait son épouse Caesonia à la torture pour savoir pourquoi il l'aimait tant (Suét., *Cal.*, 33, 2).

Avec Stella, Caligula agit plus directement en tyran : il utilise la violence, d'abord en l'enlevant, ensuite en invoquant sa toute-puissance, et, enfin, devant sa résistance, en la menaçant de mort (II, 5, 931-933), menace qu'il met à exécution avec un certain sadisme quand il voit que la force ne peut rien sur elle ; bien qu'il prétende que ce ne soit pas par dépit ou par jalousie mais parce qu'elle est chrétienne qu'il la conduit au supplice, ses motivations sont claires et en forçant Aquila à regarder le martyr de sa fiancée il jouit de la torture qu'il inflige à son rival<sup>34</sup> (IV, 3-4, 965-968). Cet épisode se situe quelque part entre le *Polyeucte* de Corneille, les *Martyrs* de Chateaubriand<sup>35</sup> et le *Britannicus* de Racine.

---

<sup>34</sup> Suétone, *Cal.*, 27, 6 : Caligula oblige des pères à assister à l'exécution de leur enfant ; il éprouve une joie sadique devant la souffrance qu'il cause : Suétone, *Cal.*, 29, 2 ; 30, 1.

<sup>35</sup> Esther Pinon, *Le Théâtre de Dumas père*, 37, à propos de l'épisode de Stella.

On retrouve le thème de l'inceste, largement souligné dans l'historiographie antique<sup>36</sup> prêtant à Caligula des relations sexuelles avec chacune de ses trois sœurs et, tout particulièrement Drusilla, qu'il enleva à son mari, traita comme son épouse et dont la mort le plongea dans un immense désespoir au point qu'il traversa la Campanie, alla jusqu'en Sicile et ne jura désormais que par le nom de Drusilla (Suétone, *Cal.*, 24 ; 36, 4)<sup>37</sup>. De fait, à diverses reprises, chez Dumas, Caligula jure « par Drusille »<sup>38</sup>, de même que le barbier Bibulus terrorisé s'écrie : « Je jure par César et par sa sœur Drusille »<sup>39</sup>.

Le Caligula de Dumas ne cache pas cet inceste ; bien au contraire, devant Stella qui croyait le détourner de ses intentions en lui rappelant qu'ils avaient été élevés ensemble du même lait puisque sa mère était la nourrice du prince, il est heureux d'ajouter cette forme d'inceste : « Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour / Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour, / Que, lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie, / J'ai couru comme un fou toute la Campanie, / Et que, depuis ce jour, quand je fais un serment, /

---

<sup>36</sup> En fait, seuls Flavius Josèphe, Suétone et Dion Cassius font mention de l'inceste, mais ni Tacite, ni Philon, ni Sénèque, qui évoque pourtant la douleur de Caligula à la mort de Drusilla (*Cons. à Polybe*, 17, 4), ne le font ; cette accusation pourrait venir de l'intérêt particulier que Caligula a manifesté pour les membres de sa famille et de la divinisation de sa sœur *post mortem* : cf. John William Humphrey, *An historical commentary on Cassius Dio's Roman History, book 59 (Gaius Caligula)* (University of British Columbia, 1976), 67 ; le modèle égyptien et l'attrait de la monarchie orientale peuvent aussi entrer en compte : Françoise Gury, « L'idéologie impériale et la lune : Caligula », *Latomus*, vol. 59, n° 3 (2000), 577-578, qui précise qu'en épousant sa sœur « Caligula souligne sa propre surhumanité en affirmant le caractère divin du couple qu'il forme avec elle » ; Anthony A. Barrett, *Caligula*, 117-121, met l'accusation d'inceste au nombre des éléments topiques de la tyrannie et y voit surtout affection familiale et projet politique.

<sup>37</sup> Sur ses relations incestueuses avec Drusilla, cf. aussi Flavius Josèphe, *Ant. iud.*, XIX, 204 ; Dion Cassius, 59, 11, qui évoque les honneurs divins qu'elle reçut après sa mort et indique que ce sont les femmes qui jurèrent par Drusilla dans leurs serments ; selon lui, c'est son mécontentement vis-à-vis du peuple se détournant d'un spectacle pour demander la fin des délateurs qui amena Caligula à partir précipitamment en Campanie ; il donna le nom de Drusilla à la fille qu'il eut avec Caesonia (Dion Cassius, 59, 28, 7) ; inceste avec ses trois sœurs : Dion Cassius, 59, 22, 6 ; Aurelius Victor, *Caesares*, 3, 10.

<sup>38</sup> I, 4, 914 ; II, 2, 926 ; 9, 940.

<sup>39</sup> Prologue, sc. 1, 878.



Par sa divinité je jure constamment », et il promet à Stella un amour d'une pareille intensité. Il use de la référence jovienne pour justifier l'enlèvement de Stella : Jupiter lui a donné, outre son pouvoir politique, « sa puissance suprême » dans le domaine sexuel et il se présente comme un « divin ravisseur » (II, 5, 932) ; s'il fait seulement référence à Lédà, et par conséquent aux ruses du dieu pour assouvir ses désirs, il n'explicite pas le précédent jovien de l'inceste, Jupiter étant l'époux de sa sœur Junon, mais on peut y voir une allusion quand il dit : « Pourquoi donc dans mes mains / Jupiter eût-il mis sa puissance suprême, / Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même ? » (*ibid.*)<sup>40</sup>. Il affirme, d'ailleurs, que l'inceste constitue le paroxysme de la fraternité : « Et je fus de tout temps un bien excellent frère » (*ibid.*). En tout cas les aspirations à la divinité que les historiens antiques stigmatisent trouvent ici un mode d'expression sexuel.

### Le dieu

Non seulement Caligula agit là comme Jupiter, mais encore, dans sa démesure, il se prend pour la divinité suprême, et ses sujets, dans leur crainte, ou par flatterie, lui renvoient cette image. Le barbier Bibulus, terrorisé, proclame devant Protogène et ses sbires : « Oui, César est un dieu ! Jupiter est son père. / Diane est son épouse [...] » (Prologue, sc. 1, 878). On a sans doute une réminiscence de Suétone, *Cal.*, 22, 8<sup>41</sup> et Dion Cassius, 59, 26, 5-6, où il est dit que Caligula prétendait avoir des relations sexuelles avec la Lune<sup>42</sup>, puisque Diane est traditionnellement une divinité associée à cet astre ; d'ailleurs, dans la Préface, 874, Dumas présente Caligula comme « le mari de la Pleine-Lune, le rival de Jupiter ». Le flagorneur Afranius, qui a voulu se dévouer pour le

<sup>40</sup> Pour Aurelius Victor, *Caes.*, 3, 10, Caligula se prend pour Jupiter en raison de son triple inceste avec ses sœurs.

<sup>41</sup> Les affinités de Caligula avec la Lune ne relèveraient pas de la folie, mais pourraient provenir d'une plaisanterie de Caligula à propos de ses insomnies et surtout seraient le fait d'une politique religieuse inspirée de son ancêtre Marc Antoine et du modèle égyptien, mais aussi d'Auguste visant à assimiler le couple impérial au couple Soleil-Lune : Françoise Gury, « L'idéologie impériale », 564-595.

<sup>42</sup> Cf. aussi Dion Cassius, 59, 27, 6.

salut de Caligula en prenant la précaution de s'informer auprès du médecin du moment où il pourrait faire ce vœu en toute sécurité, assure : « César est dieu ! César ne pouvait pas mourir » (I, 3, 912). Messaline, qui n'a d'autre but que d'assassiner Caligula, l'appelle, en une expression mêlant fausse tendresse et vénération, « Mon Jupiter » et évoque Junon, pour assurer qu'elle ne prend pas ombrage de sa passion pour Stella et qu'elle ne sera pas plus jalouse que l'épouse du dieu (II, 8, 937), sans qu'on sache si Dumas connaît mal sa mythologie, ou si, dans sa malignité, Messaline emploie un double langage, puisque Junon se montra maintes fois jalouse et s'en prit aux amours extraconjugales de son séducteur d'époux. Même les personnages vertueux sont contraints de se plier à cette forme de vénération : Junia, la nourrice de Caligula le présente comme « le dieu qui règne sur la terre » (I, 3, 912) et la chrétienne Stella, la première fois qu'elle est en sa présence, s'agenouille devant lui et le nomme « Divin César ! » (I, 4, 913).

Nous avons là quelques traces des aspirations du personnage historique à la divinisation dénoncées dans les sources antiques, où on le montre se prenant tour à tour pour un demi-dieu (Bacchus, Hercule...) ou un dieu (Mercure, Apollon, Mars, Bacchus, et même Jupiter)<sup>43</sup>. Suétone<sup>44</sup> insiste sur ses ambitions joviennes : le prince fait venir de Grèce des statues de divinités, dont celles de Jupiter olympien, auxquelles il donne ses traits, transforme le temple de Castor et Pollux en vestibule de son palais, se fait saluer comme Jupiter Latial, a son propre temple avec des prêtres et une statue en or ; il a des entretiens avec Jupiter Capitolin et établit une jonction entre le Palatin et le Capitole pour pouvoir plus facilement répondre aux invitations du dieu ; il jette même les fondements d'une nouvelle demeure au Capitole. Chez Dumas nous n'avons pas d'assimilation à d'autres divinités que Jupiter, et Caligula ne se figure pas être Bacchus : c'est Messaline seulement qui dit pour le flatter que Bacchus et l'Amour lui ont donné la victoire (V, 2, p. 971).

---

<sup>43</sup> Cf. Philon d'Alexandrie, *Leg. ad Gaium*, 75 ; 78-80 ; 93-114 ; le comble du sacrilège, aux yeux de Philon, est de vouloir qu'on lui dédie dans le temple de Jérusalem une statue sous le nom de Jupiter (188 ; 346) ; Flavius Josèphe, *Ant. iud.*, XIX, 4 ; 11 ; Dion Cassius, 59, 26, 5-6 ; Aurelius Victor, *Caes.*, 3, 10.

<sup>44</sup> Suétone, *Cal.*, 22.

Dumas n'entend pas là s'en tenir au domaine de l'anecdote stupéfiante ni à une explication psychologique en mettant ces extravagances sur le compte de la folie ; il y voit, au contraire, une manifestation de la Providence préparant, sur ce fond de paganisme délétère, l'avènement du christianisme : « Dites-moi, Caius César, que les soldats appelaient Caligula, n'était-il pas bien le fou qu'il me fallait pour faire ressortir les vues mystérieuses de la Providence ? Pouvais-je trouver mieux que le maître d'Incitatus, le mari de la Pleine-Lune, le rival de Jupiter, pour porter le premier coup au vieux Panthéon, devenu trop étroit à six mille dieux ? »<sup>45</sup>.

### Un personnage dérisoire

Caligula, tout dieu qu'il se prétend, est ridicule et sa conduite contredit ses aspirations ; voulant rivaliser avec Jupiter, il se montre pitoyable. Nous avons vu que ce « dieu » s'effraye devant les imprécations qu'Annius a lancées contre lui et qu'il voudrait les conjurer par la mort de Claudius, car il craint pour sa vie. Une fois qu'il a surmonté la grave maladie qui a failli l'emporter, il fanfaronne et en parle avec grandiloquence en essayant de se hisser au niveau héroïque, se comparant à Thésée tiré des enfers par Hercule<sup>46</sup>. Hercule est ici Afranius qui a fait un vœu pour le sauver. Il faut dire que l'emphase n'appartient pas au seul Caligula ; en fait, il la communique à son entourage, qui pour le flatter en use : en effet, la vertueuse Junia, pour lui témoigner son angoisse devant sa maladie a utilisé une métaphore divine : c'est Jupiter qui aurait essayé, par jalousie, de détrôner le « dieu qui règne sur terre » (I, 3, 913).

Jupiter, il a peur du tonnerre : dans la sc. 1 de l'acte II (924-5), en fort contraste avec son apparition en triomphateur à la fin du Prologue, nous le voyons effrayé comme un enfant par un violent orage ; il demande à ses esclaves de rester près de lui, adresse une prière à « Jupiter Tonnant » en croyant que celui-ci est irrité contre lui en raison de cette usurpation d'identité

---

<sup>45</sup> Préface, 874.

<sup>46</sup> Thésée était allé aux Enfers en compagnie de son ami Pirithoüs pour y enlever Proserpine ; il fut délivré par Hercule, alors que Pirithoüs dut y rester : cf., par exemple, Virgile, *Én.*, VI, v. 392-397.

divine et il s'écrie « Je ne suis pas dieu ! non » ; il lui promet un temple ; mais dès que le danger est écarté, il retrouve sa superbe, proclame sa souveraineté universelle, son caractère divin et prétend l'avoir emporté sur le maître de l'Olympe : « Ah ! la foudre, effrayée, a fui devant ma gloire, / Et Jupiter, vaincu me cède la victoire ». Pour conclure, il nie avoir eu peur, comme il nie être un homme. On ne manque de songer à Suétone qui a relevé la couardise de l'empereur et ses fanfaronnades : « En effet, lui qui méprisait tant les dieux, avait l'habitude au moindre coup de tonnerre et au moindre éclair de fermer les yeux, de se couvrir la tête, et, quand le phénomène redoublait, de se jeter hors de sa couche et de se cacher sous le lit »<sup>47</sup> (*Cal.*, 51 : *Nam qui deos tanto opere contemneret, ad minima tonitrua et fulgura coniuere, caput obuoluere, at uero maiore proripere se e strato sub lectumque condere solebat*). Et le biographe explique par une maladie mentale (*mentis ualetudini*) ces deux tendances contradictoires, « une assurance extrême et une peur excessive » (*summam confidentiam et contra nimium metum* : *Cal.*, 51, 1).

Mais, au moment de sa mort, le Caligula dumasien reconnaît bien la supériorité de Jupiter en mettant sa confiance en lui et il dit devant ses assassins, en dénégation de la réalité : « Non, Jupiter ne veut pas que je meure » (V, 7, 981). Il a besoin d'un support divin quand il est dans la tourmente, mais aucun dieu ne vient à son secours et il perd à jamais toute dignité, à la différence du Caligula de Camus dont les dernières paroles (empruntées à Suétone<sup>48</sup>), qui sont aussi les derniers mots de la pièce, sont d'une incomparable intensité : « Je suis encore vivant ».

En fait, Caligula se révèle comme un perdant, alors qu'il bénéficie de la toute-puissance impériale et qu'il prétend à l'omnipotence divine. Le triomphateur sera assassiné. Lui qui se dit maître de la vie de chacun<sup>49</sup>, en employant toutefois un adverbe qui anticipe la fin (« Allons ! Je suis encore<sup>50</sup>

<sup>47</sup> Selon Dion Cassius, 59, 28, 6, au contraire, Caligula répondait au tonnerre par un tonnerre mécanique et quand la foudre tombait, il lançait en retour une pierre au ciel.

<sup>48</sup> Selon l'une des deux versions de l'assassinat de Caligula chez Suétone, *Cal.*, 58, 4, après le premier coup, l'empereur « criait qu'il était encore vivant » (*clamitantem se uiuere*).

<sup>49</sup> Le Caligula d'Albert Camus (1944/1958) cherchera à devenir destin par réaction contre l'absurde : « On ne comprend pas le destin et c'est pourquoi je me suis fait destin. J'ai pris le visage bête et incompréhensible des dieux » (Albert Camus, *Caligula*, III, 2).

<sup>50</sup> C'est nous qui soulignons.

le maître du destin », II, 2, 925), n'est pas maître du sien. Son rêve lui a donné la prémonition de sa chute et il n'a pu l'empêcher, prémonition qui pose la question du *fatum* et qui « est l'un des ressorts privilégiés du théâtre tragique »<sup>51</sup>. Caligula tombe sous le coup d'une complexe machination ourdie par Messaline. Et il contribue lui-même à sa perte, car c'est parce qu'il a demandé à Junia de rester au palais que celle-ci délivrera Aquila et ainsi donnera au jeune homme la possibilité d'assassiner Caligula, participant elle-même à cet acte sanglant. L'hypocrisie et le machiavélisme de Caligula se retournent contre lui. Hypocrite, il est vaincu en ce domaine par Cherea, qu'il méprisait et par Messaline. Si c'est Aquila qui le tue, il est vaincu par trois femmes, sa maîtresse Messaline, qui est la grande ordonnatrice de son assassinat, sa nourrice Junia, qui découvre en lui une perversité à laquelle elle ne voulait pas croire, et la pure Stella, qu'il fait mettre à mort comme chrétienne parce qu'elle lui résistait, mais qui triomphe de son persécuteur à la fois par sa vertu et grâce à son amant, qui, en vengeance sa mort, élimine le tyran.

Tout se passe comme si raison était donnée à la maxime exprimée par Sénèque, *ep.*, 4, 7 : « Caligula a ordonné à Lévide de présenter sa nuque au tribun Dexter ; lui-même a tendu la sienne à Chaerea. Jamais la Fortune n'élève un homme si haut qu'elle ne le menace d'autant de maux qu'elle lui a permis d'en causer » (*Gaius Caesar iussit Lepidum Dextro tribuno praebere ceruicem, ipse Chaerae praestitit ; neminem eo fortuna prouexit ut non tantum illi minaretur quantum permiserat*). Caligula tombe dans le piège de Messaline, qui elle-même tombera sur l'ordre que les affranchis impériaux auront obtenu de son mari qu'elle entendait mener par le bout du nez...

## BIBLIOGRAPHIE

- Barrett, Anthony A. *Caligula : the abuse of power*. London/New York : Routledge, 2014 (2<sup>e</sup> éd.).
- Boulerie, Laure. « La tentation de la tragédie classique chez Dumas ». In *Le Théâtre de Dumas père, entre héritage et renouvellement*, ed. Anne-Marie Callet-Bianco et Sylvain Ledda, 43-56. Rennes : PUR, 2018.

---

<sup>51</sup> Esther Pinon, *Le Théâtre de Dumas père*, 35.

- Callet-Bianco, Anne-Marie. « Introduction. Le théâtre de Dumas : un creuset dramatique ». In *Le Théâtre de Dumas père, entre héritage et renouvellement*, ed. Anne-Marie Callet-Bianco et Sylvain Ledda, 7-23. Rennes : PUR, 2018.
- Camus, Albert. *Caligula*. Paris : Mauclaire, 1958.
- Cooper, Barbara T. « Dumas et Corneille ». In *Corneille des romantiques*, ed. Myriam Dufour-Maître et Florence Naugrette, 19-31. Mont-Saint-Aignan : PURH, 2006.
- Dumas, Alexandre. « Mon Odyssée à la Comédie-française », *Souvenirs dramatiques*, I in *Œuvres complètes*. Paris : Calmann Lévy, 1881, 185-292.
- Dumas, Alexandre. *Drames romantiques*. Paris : Omnibus, 2002.
- Frangoulidis, Stavros A. « Another ending : Gaius Caligula's assassination narrative in Suetonius' *Caligula* 56-60 », *Ordia Prima*, vol. 4 (2005) : 131-139.
- Goldbeck, Fabian. « Die Triumphe der Julisch-claudischen Zeit ». In *Der römische Triumph in Prinzipat und Spätantike*, ed. Fabian Goldbeck, Johannes Wienand, 103-122. Berlin/Boston : De Gruyter, 2017.
- Guarino, Antonio. « Caligulas Pferd », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung*, vol. 124 (2007) : 332-335.
- Guérin, Jeanyves. « Caligula vu par Suétone, Dumas et Camus. D'une figure historique à un personnage théâtral ». In *Les Formes de la réécriture au théâtre*, 2006, 213-222.
- Gury, Françoise. « L'idéologie impériale et la lune : Caligula », *Latomus*, vol. 59, n° 3 (2000) : 564-595.
- Humphrey, John William. *An historical commentary on Cassius Dio's Roman History, book 59 (Gaius Caligula)*. University of British Columbia, 1976.
- Icks, Martijn. « Turning victory into defeat : negative assessments of imperial triumphs in Greco-Roman literature ». In *Der römische Triumph in Prinzipat und Spätantike*, ed. Fabian Goldbeck, Johannes Wienand, 317-333. Berlin/Boston : De Gruyter, 2017.
- Kavanagh, Bernard Joseph. « The identity and fate of Caligula's assassin, Aquila », *Latomus*, vol. 69, n° 4 (2010) : 1007-1017.
- Levick, Barbara. *Claude*, trad. Isabelle Cogitore. Gollio : Infolio, 2002.
- Melai, Maurizio. « Caligula, ou de la synthèse rêvée des genres dramatiques sous l'égide de l'histoire ». In *Sculpter l'espace : ou le théâtre d'Alexandre Dumas à la croisée des genres*, 171-182. Paris : Classiques Garnier, 2019.
- Pinon, Esther. « L'ombre de Cassandre : l'héritage de la tragédie antique dans le théâtre de Dumas ». In *Le Théâtre de Dumas père, entre héritage et renouvellement*, ed. Anne-Marie Callet-Bianco et Sylvain Ledda, 29-42. Rennes : PUR, 2018.

- Razgonnikoff, Jacqueline. « Le premier péplum. Le renouvellement de la mise en scène tragique par Dumas (Caligula, Comédie-Française, 26 décembre 1837) ». In *La Fabrique du théâtre. Avant la mise en scène (1650-1880)*, ed. Mara Fazio et Pierre Frantz, 175-186. Paris : Desjonquères, 2015.
- Ronning, Christian. « Zwischen *ratio* und Wahn. Caligula, Claudius und Nero in der altertumswissenschaftlichen Forschung ». In *Zwischen Strukturgeschichte und Biographie : Probleme und Perspektiven einer neuen Römischen Kaisergeschichte 31 v. Chr.-192 n. Chr.*, ed. Aloys Winterling, 254-262. München : Oldenbourg, 2011.
- Klaus Scherberich. « Josephus und seine Quellen im 19. Buch der *Antiquitates Iudaicae* (*Ant. Iud.* 19, 1-273) », *Klio*, vol. 83, n° 1 (2001) : 134-151.
- Woods, David. « Caligula, Incitatus, and the consulship », *Classical Quarterly*, N. S., vol. 64, n° 2 (2014) : 772-777.
- Yavetz, Zvi. « Caligula, imperial madness and modern historiography », *Klio*, vol. 78, n° 1 (1996) : 105-129.

*Rémy Poignault* is Professor Emeritus at the Clermont Auvergne University (France). His research interests are Latin literature, ancient historiography and rhetoric, and contemporary French literature (mainly Marguerite Yourcenar, Claude Simon, Pascal Quignard). He is founding president of the Société Internationale d'Études Yourcenariennes, president of the Centre de recherches André Piganiol – Présence de l'Antiquité, associate correspondent of the Société Nationale des Antiquaires de France and member of the Société des Études Latines. He published an important number of articles and studies on Marguerite Yourcenar's works.